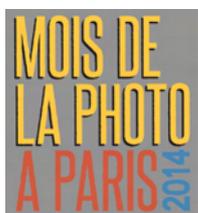




dossier de presse

go de nuit : abidjan, les belles retrouvées

focus femmes et violence



photographies et installations vidéo d'**Éliane de Latour**

dans le cadre du mois de la photo à Paris, novembre 2014

du jeudi 13 novembre au dimanche 7 décembre
vernissage mercredi 12 novembre à 19h

du mardi au samedi de 14h à 20h

le dimanche de 14h à 19h

nocturnes les jeudi 13 et 20 novembre jusqu'à 22h

fermée le lundi

entrée libre

réservation
01 47 00 25 20
maisondes
metallos.org
94 rue Jean-Pierre
Timbaud, Paris 11^e
m^o Couronnes
ou Parmentier
bus 96

MAIRIE DE PARIS 

la maison
des métallos
établissement
culturel
de la ville
de paris

CONTACT PRESSE MAISON DES MÉTALLOS

Pauline Arnoux, Sarah Mark, Yannick Dufour

+ 33 1 40 33 79 13

myra@myra.fr / www.myra.fr

GO DE NUIT : ABIDJAN, LES BELLES RETROUVÉES

sous le marrainage de Françoise Héritier
photographies et installations vidéo Éliane de Latour

scénographie Daniel Bevan
montage image Catherine Gouze **assistée de** Clément Chauvelle
musique originale Éric Thomas
montage son Roman Dymny

production Taggama
coproduction Maison des Métallos
en partenariat avec L'IRIS (CNRS / EHESS / INSERN / UP13) et le TEPSIS

RENCONTRES-DÉBATS

Femmes victimes de violences dans la sphère publique

mardi 25 novembre à 19h

avec Éliane de Latour, Véronique Nahoum-Grappe, anthropologue [Centre Edgar Morin, EHESS], et Catherine Deschamps, co-auteur avec Christophe Broqua, de *L'Échange économique-sexuel* (éd EHESS, à paraître)

débat modéré par Françoise Héritier (sous réserve), anthropologue, professeure au Collège de France

en partenariat avec le LabEx TEPSIS et les éditions de l'EHESS dans le cadre de leur cycle de conférences «Les Agendas du politique»

Femmes auteures de violence

mercredi 26 novembre à 19h

avec Coline Cardy, sociologue, maîtresse de conférence à l'université Paris-VIII, et Fanny Bugnon, co-auteure du livre *Penser la violence des femmes* (éd La Découverte)

débat modéré par Éliane de Latour

VISITES GUIDÉES

avec Éliane de Latour **samedi 15 novembre à 14h30** et **jeudi 20 novembre à 19h**
entrée libre, réservation conseillée

À PROPOS DE L'EXPOSITION

Des jeunes filles (10 à 24 ans) se vendent dans des ghettos de *fraîchenies* (de fraîches) à Abidjan. Elles vivent en-dehors de tout, même des territoires de la prostitution professionnelle. Les organismes qui pourraient les soutenir les rejettent : elles font peur. À l'origine, elles sont venues des zones militarisées du nord lors de la partition du pays en deux (2002). En majorité musulmanes, elles se sont regroupées pour survivre et gagner une indépendance qu'elles n'ont jamais obtenue dans leur milieu familial. Elles ont appris à se défendre avec lames et cailloux contre les *gars*, à lutter contre la maladie, à accueillir la mort, à mettre des enfants au monde très tôt juste pour se sentir «femme». Analphabètes, souvent sans acte de naissance, elles souffrent avant tout de l'opprobre social auquel elles répondent par la violence et la provocation.

Tout a commencé par une hésitation photographique en 2008 devant le visage de Nafissa. Elle était assise sur le seuil d'un hôtel de passe. Elle me souriait, j'ai appuyé sur le déclencheur. Elle a pris une autre pose, j'ai suivi en silence. Par son attitude, Nafissa m'a guidée vers le portrait dont, le lendemain, j'ai rapporté les résultats tirés sur papier. Les réactions euphoriques des autres filles m'ont incitée à continuer dans cette voie avec celles qui, à leur tour, voulaient passer devant l'objectif. Elles ont posé avec confiance et fierté. Elles sont autres, elles veulent le faire savoir. En acceptant de sortir de la clandestinité, les *go* d'Abidjan offrent à la conscience du monde toutes celles qui existent par milliers sur les cinq continents.

L'image photographique a été la pierre angulaire du projet qui m'a reliée à elles. Alors qu'elles se pensent la lie de l'humanité, elles se sont trouvées belles et réhabilitées dans les premiers portraits que j'ai faits d'elles. Je les ai présentés dans une exposition en 2011 à la Maison de métallos (*Go de nuit : Abidjan, les Belles oubliées*). Avec ces photos, j'ai récolté 10 000€, aide financière que j'avais promis de leur apporter sous forme de projets. Trois ans et une guerre civile plus tard, je suis revenue à la recherche de mes modèles pour leur offrir abri et réinsertion sociale. Cela m'a rapprochée de celles que j'ai réussi à retrouver, très étonnées que j'ai tenu parole.

De cette nouvelle place qu'elles m'allouaient, j'ai saisi des moments d'intimité. Quand le temps est aboli et qu'il reste leur mystère, leur beauté emplie du furieux désir de liberté. Dans l'imaginaire collectif, elles sont coupables de leur déchéance, souillées et frappées d'infamie. Ou alors, elles incarnent une figure de victimes : malédictions, pauvreté ou néo-libéralisme mondialisé... J'ai choisi de les regarder autrement, là où on ne les attend pas, au plus profond du partage de nos subjectivités. Une photo qui nous rattache par le beau plutôt qu'une photo de la souffrance en spectacle. Les deux sont vraies, les deux sont fausses ; la réalité se niche toujours entre les choses.

Éliane de Latour

ÉLIANE DE LATOUR

Éliane de Latour, directrice de recherche au CNRS, anthropologue et cinéaste, s'est mise au documentaire après sa thèse, en alternant les tournages en France et en Afrique tout en continuant à écrire. Elle finit par glisser vers la fiction au cinéma en abordant les mondes de l'illégalité - prison, ghetto, clandestinité - ou par le roman avec *Malik Ambar*.

Par le cinéma, la photo, l'écrit scientifique ou littéraire, elle porte un regard de l'intérieur sur les mondes fermés de ceux que l'on repousse derrière une frontière physique ou sociale. Qu'il s'agisse de personnes âgées en Cévennes, de harem au Niger, d'établissement carcéral à Paris, de ghettos en Côte d'Ivoire, de migrants clandestins, de très jeunes joueurs de foot, d'esclaves noirs en Inde du 17^e siècle, de détenues mineures au Maroc ou des jeunes prostituées poussées par la guerre en Côte d'Ivoire, ses thèmes de recherches sont centrés sur la réclusion sociale et son corollaire, les grandes ou les petites conquêtes de liberté.

Lors de son exposition *Go de Nuit. Abidjan, les Belles oubliées*, la Maison des métallos a projeté plusieurs de ses films.

Longs métrages

- *Après l'Océan* (2009), Première mondiale au Festival de Berlin. Panorama. (Prix du jury du festival Regards sur le cinéma du Monde)

- *Bronx-Barbès* (2000), Première mondiale au Festival de Locarno. Compétition internationale. (Mention du jury à Locarno, Grand prix et prix d'interprétation masculine du Festival du Film français – Albi)

Documentaires

- *Si bleu, si calme* (1996), Première mondiale au Festival de Locarno. Cinéastes d'aujourd'hui. (Mention au Prix Europa, Mention au Festival international de Lisbonne)

- *Contes et Décomptes de la cour* (1993), Première mondiale au Festival de Berlin. (Prix Georges Sadoul, Paris, Gold Hugo Award, Festival de Chicago...)

Photos

- Exposition *Go de nuit. Abidjan, les Belles oubliées*, du 15 novembre au 15 décembre 2011 à la Maison des Métallos.

Quelques publications...

Livres

- *Go de nuit. Abidjan, les jeunes invisibles*. Essai. Ed. Taam'a, Paris 2011, 196 p.

- *Malik Ambar*. Roman historique. Ed. Steinkis-Flammarion, Paris 2011. 271 p.

Articles scientifiques

- *Joueurs mondiaux, clubs locaux. Le foot d'Afrique en Asie* – Politique africaine. N° 118 – juin 2010 – Pp 63, 83

- *Mort donnée, mort reçue. Yanomamis – Fous d'Allah – 'Guerriers' de la rue abidjanaise*. In *Du Social hors la loi*. Ed IRD 2005. Pp 101, 113.

- *Héros du retour*. In Critique Internationale et coordination du numéro « Partir », N°19 Avril 2005. Pp 171-189.

GO DE NUIT. ABIDJAN, LES JEUNES INVISIBLES

- extraits

« Je suis devenue vraiment horrible, me confie Mélissa. Parce que je le reconnais, j'étais très belle. Ici, c'est un coin envoûté. Au fur à mesure que tu viens, tu dégrades, tu deviens vilaine, tu fanes... Tu dors en crocodile : tu fermes un œil, tu ouvres un œil. T'as peur donc t'as pas le temps de te reposer. Ici, on veille beaucoup. Ton corps, même ta personnalité changent, tu maigris, tu tombes régulièrement malade... Y a tout ça dedans. Tu penses trop. Un gars va venir te demander de l'argent que tu n'as pas, il va te frapper... Je ne suis pas amenée à vieillir dans ça. Tu fais beaucoup d'enfants, t'es pas mariée, t'es pas posée, t'as pas un foyer, tu peux même pas donner une éducation à ton enfant. Tu deviens un peu vulgaire en parler : imbécile, baa-biê, ta mère con... Jamais j'aurais dit ça avant. »

Les *go* ont une mauvaise image d'elles-mêmes. À la maison, elles ont été victimes de violences jusqu'à la rupture, soudain elles deviennent bourreau par leur corps qui, désormais « souillée » porte atteinte à leur famille. Alors, à quoi sert ce corps méprisé qu'elles ne ménagent pas et qui devient une carte de stigmates de cette vie sans Orient ? Elles vont chercher à le revaloriser sur une autre scène avec de nouvelles compétitions. Montrer qu'elles peuvent gagner en attirant plus de clients. Affirmer leur autonomie en payant elles-mêmes nourriture, fringues, maquillages, affaires pour leurs enfants, came, loyer. Elles se construisent une beauté factice, même à leurs yeux. Maquillage extrême, style provocant et changeant d'un ghetto à l'autre. (...) Elles tombent malgré elles dans une surenchère des gestes les plus provocateurs, des tenues les plus sexy, elles tombent dans le couloir de la mode : être comme l'autre pour appartenir au groupe, être unique pour sortir du lot. Selon les diktats du moment, elles ont les mêmes faux cils épais, tissages, mouches sur la peau, longs sourcils rectangulaires, rouge à lèvres blanchâtre, shorts échancrés, petits hauts en acrylique transparents qui montrent les seins, perruques extravagantes... Ces « parures » qui dénudent permettent d'être méconnaissable la nuit, de se retirer de son propre corps, tant le dégoût de ce qu'elles sont est profond. En même temps, c'est une sur-affirmation de soi dans un jeu de rivalité permanent. L'abandon à la maladie ou aux jeux destructifs est aussi fort que la projection de soi dans une image de gagneuse. D'un côté, elles continuent à braver l'opprobre jeté sur elles, préférant la rue en ce qu'elle offre de parcelles de liberté à conquérir ; d'un autre, elles intériorisent le jugement social proche de la rumeur, en se pensant « mauvaises » et frappées « d'indignité ».

« Ma vie est noire et sans clarté » murmure Mariam.

(...)

Les unes après les autres, elles regardent intensément l'objectif. Quand elles entendent plusieurs fois de suite le son du déclencheur, elles se laissent aller. Quand au contraire je m'arrête, regarde autour, hésite, elles me proposent autre chose auquel j'ajoute une pincée de sel. Nous parlons très peu. Des moments de grâce. La seule demande que je formule parfois est d'éviter de jouer à Miss Côte d'Ivoire : ce sont elles qui m'intéressent. Elles comprennent au quart de tour, elles savent quand on cherche le *gbê* (la vérité en face, sans crainte) ; elles savent quand on cherche la beauté libre qu'elles ont vu sur les clichés, différente des couvertures de magazines féminins.

Je sens leur abandon à un regard bienveillant derrière une petite boîte noire qui nous donne du temps. Elles subissent l'inimaginable et restent encore capables, sans contrepartie, de se laisser aller à cette quête de beauté et de vérité.

Go de Nuit. Abidjan, les jeunes invisibles. Essai. Ed. Taam'a, Paris 2011, pp 15-16 et p 58

VISUELS DISPONIBLES

